



HAL
open science

Seconde Patrie de Jules Verne : du naufrage à la robinsonnade - permanences et renouvellements romanesques

Vincent Tavan

► **To cite this version:**

Vincent Tavan. Seconde Patrie de Jules Verne : du naufrage à la robinsonnade - permanences et renouvellements romanesques. Travaux & documents, 2011, Tempêtes, naufrages et pirates dans l'océan Indien : accidents réels ou péripéties fictives, 39, pp.75–85. hal-02185241

HAL Id: hal-02185241

<https://hal.univ-reunion.fr/hal-02185241>

Submitted on 13 Feb 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Seconde Patrie de Jules Verne : du naufrage à la robinsonnade – permanences et renouvellements romanesques

VINCENT TAVAN
CELJM – UNIVERSITÉ DE NANCY 2

Dans la somme des « Voyages extraordinaires », *Seconde Patrie*¹ appartient à la catégorie des robinsonnades². Sous la plume de Jules Verne, on dénombre quatre robinsonnades authentiques : *L'Île mystérieuse*, la plus célèbre et la plus réussie, parue en 1874 et 1875 ; *L'École des Robinsons*, réécriture parodique du modèle littéraire de la robinsonnade parue en 1882³ ; *Deux ans de vacances*, qui fut publiée en 1888, met en scène des enfants Robinsons ; enfin, *Seconde Patrie*, rédigée en 1897 et mise en vente en 1900. Ajoutons à ce panorama quelques épisodes au détour de tel ou tel roman ou encore une forme de robinsonnade interstellaire, celle d'*Hector Servadac*. Quelques cas restent à la frontière du genre : celui d'*En Magellanie*⁴ et d'*Edom* de la main de Michel Verne, fils de l'auteur.

L'originalité de *Seconde Patrie* au sein de ce corpus ne réside pas seulement dans le fait de constituer la dernière robinsonnade revendiquée par un auteur alors vieillissant. Résumons l'intrigue de ce roman méconnu du grand public. Depuis plus de dix ans, la famille Zermatt vit sur une île de l'océan Indien où elle a fait naufrage et qu'elle a baptisée, en référence à leur première patrie, la Nouvelle-Suisse. Fritz, l'aîné des enfants, a découvert sur un îlot une autre naufragée, la jeune anglaise Jenny Montrose. En 1816, un navire, la *Licorne*, accoste la Nouvelle-Suisse, avec à son bord la famille Wolston qui envisage de s'installer sur l'île tandis

¹ Les citations extraites du roman renvoient toutes à l'édition suivante : Jules Verne, *Seconde Patrie*, dans *Les romans des îles*, Claude Aziza (éd.), Paris, Omnibus, 2010. Les références paginales sont précédées du numéro du chapitre en chiffres romains.

² Sur les nombreuses réécritures de *Robinson Crusoe*, renvoyons notamment à Jean-Michel Racault, *Robinson & compagnie. Aspects de l'insularité politique de Thomas More à Michel Tournier*, Pétra, « Des îles », 2010.

³ Voir Jean-Michel Racault, « Le détournement d'un mythe littéraire : la réécriture parodique de la robinsonnade dans *L'École des Robinsons* de Jules Verne », *Jules Verne, 8 : Humour, ironie, fantaisie*, Textes réunis par C. Chelebourg, Paris-Caen, Lettres Modernes Minard, 2003, p. 111-137.

⁴ Verne veut explicitement dans ce roman s'écarter du genre de la robinsonnade même s'il le pratique peu ou prou. Voir Christian Chelebourg, *Jules Verne, l'œil et le ventre. Une poétique du sujet*, Paris, Lettres Modernes Minard, « Bibliothèque des Lettres Modernes », 1999, p. 137.

que Fritz et Jenny se rendent en Angleterre pour se marier. Les Zermatt et les Wolston explorent leur île, mènent des travaux agricoles et installent un système d'irrigation. Pendant ce temps, Fritz et Jenny reviennent vers la Nouvelle-Suisse, mais les matelots du navire se mutinent et les abandonnent dans une chaloupe avec le capitaine et une partie de l'équipage restée fidèle à celui-ci. La chaloupe aborde bientôt une terre inconnue qui s'avère être la Nouvelle-Suisse, mais en une région jusqu'ici inexplorée. Fritz va bientôt le comprendre en intervenant dans une attaque de sauvages contre sa propre famille. La *Licorne* arrive à temps pour mettre en fuite les agresseurs. Quelques années plus tard, Jean Zermatt est devenu un heureux gouverneur de l'île qui, grâce à l'arrivée de nouveaux émigrants, constitue une colonie florissante, une seconde patrie pour tous.

Agrémenté d'une préface, le roman de Jules Verne se propose comme une suite, en forme d'hommage, au *Robinson suisse* de Johann Rudolph Wyss paru en 1812 et traduit de l'allemand au français dès 1813. Le texte vernien met donc en scène des Robinsons bien installés. Mais l'originalité de l'auteur consiste, au sein même de ce cadre, à insérer trois récits de robinsonnades, précédés chacun d'un échouage. Le roman multiplie ainsi les scénarii de robinsonnade pour à la fois relancer le suspense de son intrigue martonnée de naufrages et de danger divers, et pour jouer de façon intertextuelle avec le code même de la robinsonnade.

Topiques du naufrage, des périls encourus et de la robinsonnade constituent les points essentiels d'un jeu vernien qui balance entre permanences et renouvellements romanesques. Ce que Verne tente à travers le roman de *Seconde Patrie*, c'est de façon apparemment contradictoire d'user de vieilles ficelles narratives pour tenter de faire œuvre d'originalité.

NAUFRAGES EN SECONDE PATRIE - MOTIF SALUTAIRE

D'une part, on peut constater que le naufrage s'inscrit de manière obsessionnelle dans le roman, d'autre part cette récurrence prend une signification inverse de ce que le commun peut lui prêter. En effet, s'il reste un malheur initial, le naufrage constitue une véritable motif heureux et salutaire qui va bien au-delà du fait de survivre au naufrage lui-même.

Aux chapitres IV et V du roman, Verne propose un retour en arrière, rapportant ainsi les deux naufrages initiaux : celui de la famille Zermatt en 1803 (composée des deux parents et de leurs quatre fils) et celui, dix ans plus tard, précédant l'action principale du roman de deux années, de la jeune Jenny Montrose. Passagers du *Landlord*, les Zermatt échouent directement sur les côtes de cette île de l'ouest de l'océan Indien qu'ils s'approprient rapidement, en la baptisant du toponyme exemplaire de « *Nouvelle-Suisse* ». Ce court passage n'est

en fait qu'un résumé, légèrement modifié pour la circonstance⁵, des aventures du *Robinson suisse* de Wyss.

Jenny Montrose, fille d'un colonel anglais de l'armée des Indes, est, quant à elle, passagère de la *Dorcas*. Dès le début du voyage, le naufrage est en quelque sorte assuré :

Mauvaise traversée dès le début : au sortir du golfe du Bengale, tempêtes qui se déchaînèrent avec une extrême violence ; puis, poursuite d'une frégate française, qui obligea la *Dorcas* à chercher refuge dans le port de Batavia.

Lorsque l'ennemi eût quitté ces parages, la *Dorcas* remit à la voile et se dirigea vers le cap de Bonne-Espérance. La navigation fut très contrariée à cette époque des gros temps. Les vents défavorables se maintinrent avec une persistance extraordinaire. La *Dorcas* fut déviée de sa route par une tourmente venue du sud-ouest. De toute une semaine, le capitaine Greenfield ne put relever sa position. Bref, il n'aurait su dire en quels parages de l'océan Indien l'avait rejeté la tempête, lorsque son navire, pendant la nuit, se heurta contre un écueil (V, 475).

On voit ici combien le mauvais concours de circonstances mêlé à l'hostilité de cet océan conduit presque tout naturellement au désastre. Pour cette même raison, les habitants de la Nouvelle-Suisse s'inquiètent régulièrement du risque de naufrage de la *Licorne* qui doit ramener Fritz, Jenny et François au terme d'une année. Le choix de l'océan Indien présente ainsi pour l'auteur un double avantage : celui de justifier la multiplication des naufrages qu'il met en scène, ainsi que celui de « perdre » au sens propre les navires – motif de l'égarement qui prend un sens particulièrement révélateur dans le roman.

Pour autant qu'ils soient omniprésents, les naufrages n'ont jamais pour conséquence d'être un malheur. Premier bénéfice, le naufrage de Jenny permet *in fine* la création de l'idylle et l'union maritale entre nos deux jeunes héros, ainsi que Verne l'exprime au début du roman dans ce double point de vue interne : « *En effet, il [Fritz] ne pouvait oublier la jeune fille qu'il avait ramenée de la Roche-Fumante, et Jenny Montrose ne pouvait oublier qu'elle lui devait son salut* » (I, 440). Les deux focalisations internes sont placées en parallèle par la même modalisation verbale (« *ne pouvait oublier* »). Ce rapprochement entre le sauvetage et les premiers émois amoureux traduit à quel point le naufrage de Jenny, et son sauvetage par Fritz, constituent un élément providentiel dans le renouvellement familial et la prospérité de la petite colonie.

Ce souci fondamental de l'avenir de cette petite famille de colons est explicitement envisagé quelques lignes plus loin à travers un nouveau croisement de points de vue qui n'embrasse plus que les seuls protagonistes mais tous les habitants de la Nouvelle-Suisse :

⁵ Seuls les noms des protagonistes et de menus détails varient.

Mais, si Ernest, Jack, François ne voyaient qu'une sœur dans cette aimable personne, en était-il ainsi de Fritz?... Était-ce le même sentiment qui lui faisait battre le cœur?... Et Jenny n'éprouvait-elle pas plus que de l'amitié pour le courageux jeune homme venu à son secours?... Il s'était déjà passé près de deux ans depuis le si émouvant incident de la Roche-Fumante... Fritz n'avait pu vivre près de Jenny sans s'éprendre d'elle... Et que de fois le père, la mère causaient de ce que réservait l'avenir à cet égard ! (I, 440).

La petite société de la Nouvelle-Suisse n'est ainsi absolument pas bouleversée par l'arrivée d'un membre extra-familial, comme c'est souvent le cas dans les récits de robinsonnades. Elle est au contraire extrêmement consciente de l'intérêt du rapprochement entre les deux jeunes gens pour la pérennité de la colonie.

En fait, le naufrage constitue un mal initial pour un bien final : les Zermatt créent un paradis familial en Nouvelle-Suisse ; quant à Jenny, elle a la bonne idée d'échouer sur un îlot certes inhospitalier, mais à l'entrée de la baie des Perles, face à la Nouvelle-Suisse. Il en va de même pour les naufragés du frêle esquif débarqués par les mutins du *Flag* : ils échouent sans le savoir directement sur les côtes de la « seconde patrie ». Le naufrage assure le renouvellement des membres de la colonie ; l'égarément permet de découvrir un rivage heureux et riant.

De manière plus large, les diverses tempêtes décrites dans le roman servent elles aussi une résolution : c'est grâce à une tempête que la *Licorne*, envoyée pour retrouver les rescapés de la *Dorcas*, se trouve contrainte d'appareiller aux abords de la Nouvelle-Suisse retrouvant ainsi de façon providentielle la fille du colonel Montrose qu'elle était venue chercher. L'isolement salvateur de la famille Zermatt est lui-même garanti par le caractère tempétueux de l'océan Indien :

[...] cette terre devait être, en chiffres ronds, à trois cent lieues marines dans l'ouest de l'Australie ou Nouvelle-Hollande. Aussi, bien qu'il fût en possession de la pinasse, M. Zermatt, quelque désir qu'il eût de se rapatrier, ne se serait-il jamais décidé à exposer sa famille sur cette frêle embarcation aux violences des cyclones et des tornades, si fréquents en ces parages (IV, 463).

La tempête constitue ainsi une protection pour une petite colonie qui ne tient, finalement, pas tant que ça à être « sauvée » au sens littéral du terme, c'est-à-dire à être récupérée par un bateau et ramenée en Europe, tel le Robinson de Daniel Defoe. Le salut, dans les circonstances propres au roman, consiste pour la famille Zermatt à s'établir durablement dans l'île.

C'est sur l'espace insulaire que l'entreprise vernienne de salut trouve la pleine dynamique de son imaginaire. *Seconde patrie* entre dans le paradigme vernien d'un naufrage contradictoirement salutaire car propice à un salut, malgré les difficultés et les périls encourus.

PÉRILS EN SECONDE PATRIE — MOTIF AVENTUREUX

En l'occurrence les périls ne manquent pas, et les robinsonnades, canoïques comme verniennes, ne se privent pas de les décliner comme autant de mobiles au récit d'aventures : animaux sauvages, catastrophes naturelles (telle l'éruption volcanique au final de *L'Île mystérieuse*), incendie suivi d'explosion, cannibales et pirates. Ce sont essentiellement ces deux derniers périls qui vont constituer les enjeux principaux de l'intrigue dans *Seconde patrie*. Ces deux menaces reposent notamment sur un jeu cher à l'auteur des « Voyages extraordinaires », celui de la confusion géographique.

Sur mer, le nom seul de l'océan Indien signale, nous l'avons vu, le danger. Sur terre, ce sont pirates et sauvages qui sont envisagés comme les risques principaux qu'encourent les naufragés. Dès le début du roman, Fritz et Jack tirent leurs deux coups de canon annuels (dès la fin de la saison des pluies) depuis la batterie de l'îlot du Requin. Trois coups de canon répondent au loin à cet appel et les deux frères de revenir en toute hâte vers les côtes. Et le reste de la famille d'observer avec angoisse le retour précipité de Fritz et de Jack : « *Alors, il vint à la pensée de M. Zermatt d'observer si ce retour précipité n'était pas une fuite, si quelque pirogue de sauvages, poursuivant le kayak, n'allait pas apparaître au tournant de l'îlot, ou même une embarcation de pirates venue du large...* » (II, 444). Mais cette pensée ne reste qu'à l'état d'« *idée très alarmante* » (*ibid.*).

Néanmoins l'idée est particulièrement redondante chez le narrateur vernien qui s'ingénie à glisser des interrogations angoissantes pour rehausser le suspense :

À quelle nationalité appartenait ce navire, comment le savoir?... N'était-il pas possible qu'il fût monté par des pirates qui, on ne l'ignore pas, étaient nombreux à cette époque dans ces parages de l'océan Indien !... Qui sait même s'il n'était pas tombé entre les mains de ces forbans?... En ce cas, à quels dangers seraient exposés M. Zermatt et sa famille?... (II, 450).

De même que les pirates rôdent en ces eaux⁶, « *on sait que les naturels de l'océan Indien jouissent d'une détestable réputation très justifiée* » (III, 453). C'est ainsi que vient l'idée du déguisement en sauvages tandis que la famille débat longuement pour approcher le navire sans péril :

Peut-être aussi – c'est ce que fit observer Ernest – conviendrait-il que Fritz et Jack pussent être pris pour des sauvages. Pourquoi, après s'être vêtus à leur mode, ne se noirciraient-ils pas la figure, les bras et les mains – moyen déjà employé par Fritz,

⁶ Verne, si informé d'ordinaire, se fonde-t-il ici sur les nombreux récits de pirates sillonnant l'océan Indien au siècle précédent (pensons à *l'Histoire générale des pirates* de Johnson/Defoe), ou s'agit-il simplement d'un *topos* littéraire ?

lorsqu'il avait ramené Jenny à la baie des Perles ? L'équipage du navire serait moins surpris de rencontrer des Noirs sur cette terre de l'océan Indien...

L'avis d'Ernest était bon. Les deux frères se déguisèrent en indigènes des Nicobar, puis s'appliquèrent une couche de suie sur la figure et sur les bras (II, 451).

On constate combien l'avis est appuyé par une expérience déjà concluante, soulignant ainsi le professionnalisme de ces Robinsons suisses. Il reste que cette ruse s'avère inutile, et ne consiste finalement qu'en une astuce romanesque de Verne : les seuls sauvages de l'océan Indien que croise le lecteur avant le final ne sont en fait que deux Suisses déguisés. On voit ici combien l'espace de la robinsonnade demeure pour l'auteur, même et surtout au plus fort des périls encourus, un espace ludique, empreint d'un comique potache.

Il y aura pourtant de véritables sauvages, qui menaçant d'attaquer les Zermatt et les Wolston, les obligent à trouver retraite et retardent ainsi les grandes retrouvailles finales. Cet ultime péril reste cependant à l'état de menace, enfin écartée par l'intervention providentielle de la *Licorne*.

Pour ce qui concerne le danger pirate, le récit, nous l'avons vu, ne fait que distiller une crainte. Mais c'est surtout l'épisode de la mutinerie qui permet à Verne de montrer enfin des pirates en *action*. Robert Borupt, chef des mutins du *Flag*, semble incarner la figure du pirate dans *Seconde Patrie*. Celle-ci reste cependant sans réelle épaisseur, et le récit de la mutinerie est rapidement évacué pour mettre en avant un épisode qui intéresse bien davantage l'auteur : celui de l'arrivée sur l'île et de l'épreuve imposée aux Robinsons.

En fait, cannibales et pirates ne sont ici évoqués que dans la perspective de faire planer un danger. Il ne sont envisagés par Verne que comme des motifs romanesques inhérents à toute robinsonnade et auxquels il convient de sacrifier. Le véritable danger est en fait exclusivement d'ordre géographique : trouver l'île et la reconnaître sont les épreuves principales que doivent surmonter les héros. Oui, des pirates sillonnent l'océan Indien, certainement, des cannibales hantent ses îles, mais ce qui intéresse avant tout Verne, dans cet espace encore peu connu – relativement, par exemple, aux Caraïbes – c'est justement l'espace vierge qu'il peut investir de son écriture géographique.

La seconde robinsonnade du roman, qui est aussi la plus développée, repose sur une confusion géographique majeure. Persuadés de se trouver en une île très éloignée de la Nouvelle-Suisse, le capitaine Gould et les hommes qui lui sont restés fidèles sont saisis d'un désespoir qui n'est pas sans ambiguïté :

Il y avait de plus un avantage que présente cette terre. Il n'en était pas d'elle comme de la Nouvelle-Suisse, dont les navires de commerce ne traversaient jamais les parages. Au contraire, que ce fût la côte méridionale de l'Australie ou de la

Tasmanie, même une île appartenant aux archipels de l'océan Pacifique, sa situation était déterminée sur les cartes marines.

Mais, en admettant que le capitaine Gould et ses compagnons eussent l'espoir d'y être recueillis un jour, comment ne pas être saisi d'une profonde tristesse, en songeant à la distance qui les séparait de la Nouvelle-Suisse... des centaines de lieux, sans doute, puisque le *Flag* s'était porté pendant huit jours vers l'est?... Et, si là où ils allaient, la mauvaise chance les condamnait à vivre aussi longtemps que la famille Zermatt sur son île, si la chaloupe ne pouvait suffire à une longue navigation, si enfin, malgré tant d'épreuves, leur confiance venait à fléchir, dans quel désespoir serait plongé ce qui les attendait là-bas !... (XX, 607-8).

L'espoir de se situer sur une île cartographiée, synonyme de salut pour les naufragés, est ici supplanté par la « *profonde tristesse* » de se croire loin de la nouvelle Suisse, lieu inaccessible et inconnu des « *cartes marines* ». La « *mauvaise chance* » ne signifie donc pas de vivre isolé sur une île, mais de voir la colonie durablement séparée.

En fait, à chaque épisode du roman, un ou des personnages se retrouvent ou proprement égarés, ou dans un lieu où ils ne devraient pas se trouver : la *Dorcas* transportant Jenny est contrainte d'accoster à Batavia, tandis que La *Licorne* aborde la Nouvelle-Suisse grâce aux providentielles tempêtes. Ultime dérèglement d'un navire, la mutinerie à bord du *Flag* consiste en un très court épisode, où l'auteur suggère pour l'équipage un avenir incertain de piraterie, une errance sans fin sur les mers du globe. Ce motif de l'indistinction et de la confusion géographiques contamine même le dérèglement initial du *Landlord* (tiré du *Robinson suisse*) et que Verne met en exergue avant l'épisode obligé du naufrage :

C'est au septième jour d'une effroyable tempête que le *Landlord*, sur lequel avait embarqué M. Zermatt, s'était écarté de sa route au milieu de cette vaste mer. Vraisemblablement poussé vers le sud, plus que ne comportait sa route, bien au-delà de Batavia, son port de destination, il vint s'échouer sur un amas de roches, à deux lieues environ de la côte (IV, 461).

Du début à la fin du roman, naufrages, périls et robinsonnades sont déterminés par un égarement. C'est parce qu'ils se sont « *écartés de [leur] route* » que les protagonistes se font Robinsons, qu'ils entrent en une fiction narrativement codée.

À partir de cette indistinction géographique, la toponymie vient quant à elle signifier que l'épreuve est surmontée, que l'espace est reconnu. Elle sanctionne par excellence la réussite de la colonisation pour tout Robinson. On connaît chez Verne l'importance symbolique de la toponymie. Or, ce n'est alors pas par hasard que la baie accueillant la corvette s'appelle baie du Salut : le motif salutaire s'inscrit en creux dans le naufrage de la famille Zermatt. Quant au cap de l'Espoir-Trompé, il

traduit finalement l'erreur géographique, aliment essentiel de la fiction romanesque ici. En outre, le toponyme souligne la bourde de Robinsons pourtant chevrons mais peut-être trop suisses pour s'orienter correctement en mer.

En somme, les périls, qu'ils soient maritimes ou terrestres, sont autant d'épreuves codifiées sur le chemin d'une résolution heureuse. Celle-ci se traduit pleinement dans l'écriture de la robinsonnade.

ROBINSONNADES EN SECONDE PATRIE – MOTIVATION ROMANESQUE

La multiplication des naufrages comme celle des périls entre en écho avec la déclinaison des robinsonnades particulière au roman. Dans son rapport à l'hypotexte wyssien, l'imaginaire vernien ouvre une voie nouvelle à l'écriture robinsonnienne. Cette originalité est aussi sensible quand on inscrit le roman dans le cadre global des « Voyages extraordinaires ». En somme, Verne semble tenter, en produisant *Seconde Patrie*, de dresser un bilan du genre de la robinsonnade dont les codes servent un jeu constant de réécritures.

La question de la préservation ou non de l'espace utopique est une constante que résume bien le dialogue de deux des frères Zermatt au début du roman :

« Décidément, dit Fritz, notre Nouvelle-Suisse n'est point située sur la route des navires, et ces parages de l'océan Indien sont peu fréquentés... »

– Eh !... fit Jack, je ne tiens pas tant que cela à ce qu'on la découvre, notre Nouvelle-Suisse !... Un bâtiment qui l'accosterait se hâterait d'en prendre possession !... S'il y plantait son pavillon, que deviendrait le nôtre ?... Et, comme à coup sûr ce ne serait pas un pavillon helvétique, puisque celui de la Suisse ne court pas précisément les mers, nous serions exposés à ne plus nous sentir chez nous... »

– Et l'avenir... Jack... l'avenir ?... répondit Fritz.

– L'avenir ?... reprit Jack, ce sera la continuation du présent... [...] » (I, 441).

L'idée de replacer la Suisse de l'hypotexte wyssien à sa juste valeur maritime révèle l'importance de la question patriotique mise en exergue par le titre du roman. Le débat de Jack et Fritz cumule la crainte de l'invasion de l'espace utopique à celle de son identité, et donc de son « *avenir* », en terme d'appartenance nationale.

De manière proleptique, Verne conclut ce débat en annonçant les modalités de la colonisation finale de l'île :

À cette époque, en effet, la Grande-Bretagne était de tous les États européens celui qui imprimait le plus grand essor à son empire colonial. Peu à peu, l'océan Indien lui livrait de nouvelles possessions. Donc, selon toute probabilité, si un bâtiment arrivait jamais en vue, il porterait à sa corne le pavillon britannique, son capitaine en prendrait possession, arborerait les couleurs de l'Angleterre sur les hauteurs de Prospect-Hill (I, 442).

Ce danger de l'invasion britannique est déjoué au final, et la dernière page du roman souligne, sur ce point également, une résolution heureuse. L'utopie originelle est préservée et une micro-nation, ou plutôt une « seconde patrie », même placée sous la bannière britannique, est constituée :

Désormais la prospérité de l'île est assurée, et, bien qu'elle soit entrée dans le domaine colonial de la Grande-Bretagne, l'Angleterre, de même qu'elle l'a fait pour la Nouvelle-Hollande, lui a laissé son nom de Nouvelle-Suisse en l'honneur de la famille Zermatt (XXXII, 701).

La toponymie préserve ainsi le patriotisme suisse. L'hypotexte de Wyss est ainsi respecté : les Robinsons restent suisses.

Contrairement aux autres robinsonnades verniennes qui assuraient aux naufragés une rapide colonisation de leurs îles par l'entremise de malles providentielles (certes, suite à un premier mais court moment d'abandon)⁷, les robinsonnades de *Seconde patrie* sont d'emblée placées sous le signe du dénuement le plus extrême auquel l'acharnement du sort se substitue à l'habituelle intervention providentielle. Le petit groupe, notamment composé de Jenny et de Fritz, débarque sur un rivage totalement aride, impropre à tout projet d'installation : « *En effet, aucune créature, fût-ce de celles qui sont placées au plus bas de l'échelle humaine, n'aurait pu vivre sur cet infernal rivage* » (XXI, 613). Comble de la difficulté, les mutins ne laissent à leurs victimes « *que pour vingt-quatre heures* » (XX, 606) de provisions. Et comme si la situation ne saurait être plus critique, Verne ajoute un ouragan qui brise leur frêle embarcation, réduisant ainsi à néant tout projet de fuite des malheureux.

Jenny est celle qui subit la véritable malédiction de la robinsonnade. Elle se voit contrainte par la saison des pluies à un régime de subsistance :

Réfugiée alors au fond de la grotte, d'où elle ne pouvait sortir ni pour chasser, ni pour pêcher, il lui fallait pourvoir à sa nourriture. Heureusement, rien qu'avec les œufs, très abondants entre les rochers, les coquillages entassés au pied de la grotte, les fruits conservés pour cette période, son existence fut assurée (V, 477).

La providence vernienne est pour ainsi dire réduite à la part congrue.

Cependant, les neuf personnes échouées sur leur rivage hostile n'en sont pas à leur premier naufrage, et ne rencontrent aucune difficulté pour se procurer l'élément essentiel à la survie de tout Robinson, le feu. Verne renouvelle toutefois ici l'épreuve du feu en la portant sur la question du combustible :

⁷ C'est le cas des naufragés aériens de l'île Lincoln dans *L'Île mystérieuse* ou encore des apprentis Robinsons de l'île Phina dans *L'École des Robinsons*. Dans *Deux ans de vacances*, Verne ne laisse même pas à ses jeunes héros un moment d'attermoiement en leur laissant quasiment intacte l'épave du *Sloughi*.

« À défaut de bois, fit observer Fritz, si nous étions forcés d'hiverner ici, ces varechs nous fourniraient assez longtemps du combustible...
 – Un combustible qui brûle vite ! ajouta le bosseman. Il est vrai, avant d'avoir épuisé de pareilles masses... Enfin, nous avons toujours de quoi faire bouillir la marmite aujourd'hui !...
 [...] » (XXI, 615).

Les pauses du bosseman, marquées par les points de suspension, laissent planer une menace sur l'avenir et ménagent le suspense quant à la survie du petit groupe.

Autre entorse aux règles de la robinsonnade vernienne dans *Seconde patrie*, l'absence d'élaboration d'un foyer, dominé par le motif de la cheminée telle qu'on la retrouve dans les refuges confortables de Granite-House (dans *L'Île mystérieuse*) ou de Will-Tree (dans *L'École des Robinsons*). Ainsi que l'écrit Christian Chelebourg, « *l'espace de la robinsonnade est un espace protecteur* »⁸. Les refuges des robinsonnades de *Seconde patrie* sont quant à eux qualifiés de façon elliptique et traduisent des espaces relativement peu accueillants. Sur l'îlot de la Roche-Fumante, Jenny Montrose se réfugie « *à l'intérieur d'une grotte* » (V, 476). Quant au petit groupe échoué sans le savoir sur la Nouvelle-Suisse, il s'installe dans une « *caverne* » (XXI, 616). L'espace creux permet ici davantage la survie que l'installation d'un confort. En somme, Verne, à travers ces différents points, renouvelle son écriture de la robinsonnade.

Ce qui rend également le roman original est la présence d'une préface, phénomène suffisamment rare dans les « Voyages extraordinaires » pour être signalé. Et la préface elle-même, dans un roman aussi tardif consiste à dresser un bilan de la veine Robinson : pour Verne, chacune de ses robinsonnades se rattache à une mode particulière.

C'est ce qui explique que chaque étape d'une robinsonnade canonique⁹ se voit ici minée, détournée, amplifiée ou supprimée : la séquence préliminaire (présentation du héros dans son cadre initial) est éludée puisque les Robinsons sont déjà installés. La séquence du voyage puis du naufrage est singulièrement multipliée, nous l'avons vu. L'appropriation de l'île, pour effective qu'elle soit, est minée par la confusion géographique permanente. La menace extérieure et les divers périls encourus par les protagonistes ne restent qu'à l'état d'ébauches d'aventures. Enfin, la séquence du départ est détournée au profit d'une séquence de colonisation.

⁸ Christian Chelebourg, *Jules Verne, l'œil et le ventre, op. cit.*, p. 135.

⁹ Sur le modèle scénaristique de la robinsonnade présenté à partir du roman de Defoe, voir Jean-Michel Racault, *L'Utopie narrative (1675-1761)*, Oxford, The Voltaire Foundation, 1991, p. 218-220.

Quand *L'École des Robinsons* accomplissait un détournement parodique en suivant scrupuleusement le schéma mais sur le mode du faux, ici, tout reste authentique mais la véritable robinsonnade reste décevante, cantonnée à un avant – l'hypotexte de Wyss – et à un après – le devenir de cette Nouvelle-Suisse, colonie cosmopolite.



On assiste ici à une robinsonnade complexe, en tension entre permanences et renouvellements romanesques, tant au niveau de l'hypotexte principal que de la robinsonnade classique, sans compter l'attente des lecteurs de Verne. Deux naufrages, une mutinerie, trois robinsonnades enchâssées en un roman d'aventures ; l'auteur ne lésine pas sur l'action pour dynamiser son récit. Mais il s'agit davantage d'une dynamique de l'imaginaire où motifs salutaire et aventureux participent de la motivation romanesque. Pour reprendre les expressions des autres robinsonnades verniennes, les « îles à Robinson »¹⁰ sont pour Verne des « îles créées spécialement pour qu'on y fasse convenablement naufrage »¹¹ : des îles fictionnelles où l'auteur peut jouer des codes romanesques.

Par delà les déceptions de ce roman, il convient de l'inscrire néanmoins dans l'écriture vernienne des Robinsons. Il faut reconnaître que ces robinsonnades, au seul nombre de quatre, dynamisent toute la poétique d'écriture de Verne qui ne cesse jamais de s'ingénier à glisser des références à Robinson dans un grand nombre de ses autres récits. La robinsonnade constitue alors l'occasion d'un jeu sur les formes et les contraintes d'un genre codifié. Comme Verne l'explique dans ses *Souvenirs d'enfance et de jeunesse*, il joue à Robinson comme il joue avec Robinson¹².

¹⁰ Jules Verne, *L'École des Robinsons*, Paris, Hachette, « Le Livre de poche », 1968, p. 195.

¹¹ Jules Verne, *L'Île mystérieuse*, II, Paris, Hachette, « Le Livre de poche », 1979, p. 423.

¹² Voir *Bulletin de la Société Jules Verne*, n°89, 1^{er} trim. 1989, p. 3-8.

